

Dans la forêt de mon père

Autor(en): **Choffrat, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **115 (2012)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dans la forêt de mon père

Edouard Choffat

Un jour peut-être, je reprendrai les chemins de mon enfance. Je retrouverai ma mémoire gonflée d'alluvions.

Quel est ce murmure qui remonte entre mes lèvres ?

Mais avant cela, il faut camper le décor.

Je longe la forêt par une belle matinée d'automne. Sous les faisceaux du soleil, les feuilles fauves étincellent comme un miroir.

Je reconnais ma lisière, ses branches ont poussé, elle a gagné du terrain sur la prairie. Elle a connu mes premières fugues, desquelles je revenais chaque fois penaud. Cette patrie mystérieuse, qui dessinait la frontière entre le clair et l'obscur, se souvient-elle de mes allées et venues, de mes humeurs capricieuses selon les saisons ?

Un chêne couché laisse émerger, de part et d'autre du tronc vermoulu, les racines secrètes, les rhizomes de la vie. Tout enfant, les choses qui sortaient de terre m'intriguaient déjà, et c'est en partie là que sont nés mes questionnements fondamentaux.

Depuis peu, j'éprouve le besoin de faire l'état des lieux de ma jeunesse. C'était une époque embrouillée, parsemée de gestes gauches et de chants troubles, un moment à nul autre pareil. Que de pensées diffuses bouillonnaient alors en moi !

Après avoir couru le monde et m'être fourvoyé dans le dédale des villes, la sensation d'avoir perdu tant d'années n'a plus guère d'importance. En vérité, les jours ont glissé si vite. Les études, les passions, les filles... L'intervalle entre moi et le monde s'est peu à peu élargi.

Me voici donc à nouveau ici. Ce lieu imprégné d'odeurs fixées par la mémoire, qui porte encore l'écho de ma voix, va-t-il me rendre ce qui m'appartient ?

De grands chevaux galopent dans ma tête. Tout se bouscule : passé, présent, avenir. Est-ce que je retrouverai un jour un sommeil sans entraves ? Le pire cauchemar est la sensation de vide qui arrache au repos, certaines nuits.

Ce qui me poursuit, je ne saurais le nommer. Ce qui me taraude, je ne saurais en dessiner les contours. Quelque chose saigne depuis si longtemps.

Je m'engage sur un chemin en groise. L'agitation d'une ruche contraste avec l'immobilité de l'étang qui miroite en contrebas. Mes doutes bourdonnent tout autant. Tout n'est que solitude et flottement.

Un instant, j'ai cru me rapprocher des choses. Mais je reste prudent, comme sur le seuil. Je marche parmi les feuilles mortes qui tapissent le jaune pâle des cailloux. Pourrai-je un jour rassembler les miettes de mon être ?

Il fait lourd, le ciel gronde au loin. Rien n'est triste comme les feuilles qui pendent encore aux branches, violons vibrant sous la bise.

Comme je parviens au bord du marais, l'effluve des matières en décomposition envahit mes narines.

Pourquoi ai-je dû partir si loin ? C'est ainsi que j'étais devenu l'évadé de ma propre vie, une sorte de vagabond errant sur des routes qui n'étaient pas les siennes. Je tentais sans succès de maintenir l'équilibre entre ce que j'étais et ce que j'étais en train de devenir.

Je me sens tellement d'ici. Une greffe dans le paysage. Mon œil connaît le reflet du soleil sur chaque feuillage, et mon oreille tous les sons alentour. La même sève coule dans mes veines, le même vent caresse mes branches, la même terre me nourrit, nous dépendons l'un de l'autre comme la vie et la mort. L'homme et son paysage se frottent et se polissent jusqu'à former une harmonie singulière, une étonnante symbiose.

Ma quête serait-elle un moyen de revenir à moi, chez moi ?

L'orage éclate au moment où je pénètre dans la clairière. Coups de cymbales, clairons endiablés.

Une loge abandonnée m'héberge durant cette symphonie ténébreuse. La pluie chante sa complainte qui résonne au fond de moi. Chaque goutte, comme une note, claque sur le sol avant de pénétrer en terre. Par peur de la foudre, j'hésite à sortir.

Je regarde par la fenêtre. Sur la frange de la forêt, la splendeur confine au déluge. Et vibre en mon tréfonds.

Quand je retrouve l'air libre, des rameaux cassés jonchent le sol. L'herbe de la clairière, couchée par les bourrasques, a recouvert son calme. Les trombes ont fait place à une paisible lumière qui enveloppe à nouveau la futaie. La canopée dévêtue filtre les rayons renaissants. Comment tirer profit des gouttes d'eau qui perlent sur le bord des feuilles ?

Moi aussi, j'ai été lavé. Lessivé, même. Je reprends confiance.

Je remonte le ruisseau. Le chant de l'eau brunie redevient silence à mesure que je m'en éloigne, m'enfonçant dans le sol humide.

Peu à peu, mes fragments se sédimentent eux aussi.

A partir de là, j'emprunte le sentier bordé de frênes qui conduit jusqu'au grand pin, là-haut. Il y a ces insectes, ces écorces et ces cailloux que je redécouvre comme si je ne les connaissais pas.

Le monde se gonfle de toutes ces choses, soutenu par la propagation des racines à la surface de la terre et le foisonnement végétal qui m'envahit. Désir de refaire corps avec la nature.

J'arrive maintenant au pied d'une carrière, celle de mes jeux d'enfant. Je lève la tête vers les cimes, puis me penche sur un morceau de roche fendue. D'aussi loin qu'il m'en souviennne, j'ai toujours été tiraillé entre mes idéaux les plus nobles et mes penchants les plus grossiers. Je sais aujourd'hui que cette contradiction me constitue bien davantage qu'elle me divise.

Certaines incohérences ne se résolvent pas. L'apaisement vient avec les années. Mais les aiguilles du temps tournent parfois si lentement...

Me voici arrivé. Enfin. C'est la forêt de mon père, ce territoire qui, enfant, me paraissait si vaste. Nous y venions, lui et moi, pour couper, fendre et entasser le bois avant l'hiver. Je revois son grand blouson de fourrure verte, toujours le même, et mon pullover bleu qui m'arrivait aux genoux. L'humus est resté tendre. Je me souviens des gants troués, de la résine qui empoissait nos doigts et de l'odeur de sciure fraîche.

Non sans hésitation, je pénètre dans l'épais feuillage. Oui, cet endroit me procurait bien des frissons. Une branche qui craquait ou un buisson trop remuant éveillaient alors toutes mes craintes.

Le visage de la forêt est resté le même. Il renferme le mystère de la vie. Cette multitude végétale nous survivra. Je revois mon père, hache en main, ou entassant des bûches. Nous faisons un feu. Dois-je le dire ou l'aura-t-on deviné, à son contact joie et fierté crépitaient au fond de moi. Rien ne s'opposait à la volonté de mon père. Son assurance m'apaisait : j'admirais son courage, sa force tranquille au milieu des forces de la nature.

Mon héritage est là, parmi toutes ces choses qui poussent à l'insu du monde. Je suis enraciné ici, je suis un arbre parmi cette vaste étendue d'arbres. Longtemps ignorée, cette vérité surgit comme une évidence.

A présent, la forêt s'ouvre et livre ses archives.

Je suis le greffier du temps perdu et des choses oubliées. Qu'est donc devenu ce petit garçon en pullover bleu qui s'amusait près de son père, parmi les arbres ? Petit, qu'avons-nous encore en commun ?

Le soir tombe, je prends le chemin du retour. Autour de moi, les grillons bourdonnent comme les veilleurs de mon domaine ou les géôliers de mon inconscient. La lune apparaît au-dessus des cimes, elle poursuit sa ronde solitaire, sa veille clairvoyante. Je retranscris des sensations qui m'emplissent, me mettent le cœur de biais et font monter en moi d'opulentes sèves. On n'apprend que de soi-même.

Je ne sais toujours pas repousser les tempêtes qui se déchaînent dans ma tête, ni endiguer les crues qui me submergent. A peine suis-je capable d'éviter les écueils dans lesquels je suis déjà maintes fois tombé.

Toutes ces années à camper sur les lisières du monde.

Toutes ces années à retrouver ma forêt.

Je ne l'ai jamais vraiment quittée, j'y suis toujours revenu, sous une forme ou une autre.

Parmi tous les sentiers bordés d'ombres qui la traversent, je fais la part des choses.

Edouard Choffat a grandi dans le Jura et vit actuellement à Porrentruy. Après des études à Lausanne et Kyoto, il obtient un Master en études urbaines et accomplit son service civil à Madagascar. Travaillant au Service de l'aménagement du territoire du Canton du Jura depuis 2010, il est lauréat, avec cinq autres jeunes auteurs romands, du Prix littéraire Atelier Studer/Ganz 2011.